***La correspondance Trotsky-Sedov aux archives Hoover à Stanford***

*CLT, Numéro 59, août 1997*

C'est un jour ordinaire de 1983 qu'en nettoyant les locaux laissés vacants à la fondation Hoover par le décès de la veuve de l'historien russe émigré Boris Nikolaievsky, des femmes de ménage ont découvert la plus grande partie d'une archive Sedov dont tout indiquait qu'elle se trouvait dans cet institut, ce que Nikolaievsky avait toujours nié. J'eus la chance d'être invité, avec mon ami Jean van Heijenoort à l'authentification, la datation et l'identification des correspondants et personnes mentionnés.

Une chance ne vient jamais seule, et quelques mois plus tard ont resurgi sur le territoire de la vieille Europe, d'autres documents depuis longtemps considérés comme perdus : des lettres confiées par Trotsky en 1933 à Sedov et que l'on a vu reparaître, dans un carton sous un escalier, m'a-t-on dit, à l’Institut d'histoire sociale d'Amsterdam qu'elles avaient quitté pour la Grande-Bretagne pendant la guerre, ne trouvant qu'au retour que cette cache trop sûre.

C'est un véritable miracle que l'ensemble de ces documents ait évité pièges, accidents et attentats sans compter les négligences et les « oublis ». Ces papiers étaient en effet dans les bagages de Trotsky de Turquie en France. Trotsky en a confié une partie à son fils, a emporté le reste en Norvège ; puis au Mexique et enfin aux Etats-Unis : ce sont les *Trotsky papers* des archives de Harvard.

Les plus brûlants ont été confiés par Trotsky à son fils Lev Sedov, Liova. Celui-ci en a confié une partie à Nikolaievsky qui dirigeait à Paris une annexe de l’Institut d'histoire sociale d'Amsterdam. Une partie est restée à Paris à la disposition de Sedov. A sa mort, Trotsky en a réclamé la restitution à sa compagne, Jeanne Martin des Pallières et, au terme d'une longue négociation, cette dernière en a restitué une partie à leur propriétaire, le reste qu'elle avait d'abord conservé à l'insu de Trotsky se retrouvant finalement à Amsterdam.

L'histoire de ces papiers est un roman d'aventure. Ceux qui se trouvent à Stanford étaient entreposés à Paris en 1940 et ont été pris par la Wehrmacht. Cerclés de fer, les cartons sont restés intacts pendant la guerre ; quand les troupes américaines ont pénétré en Allemagne, elles ont mis la main dessus et un officier qui avait perçu qu'il s'agissait de documents russes, a décidé de les remettre à son collègue russe. Il n'en a fort heureusement pas eu le temps car Nikolaievsky est arrivé à la poursuite de son *« bien »* et en a obtenu *« restitution ».* Pourtant, comme il avait juré, à la mort de Sedov, qu'il ne détenait aucun papier et qu'il voulait garder ceux-là, il a continué sur sa première version et a caché ces papiers parmi les autres dans son bureau de Stanford, Hoover les ayant ainsi *« acquis »*  sans le savoir et Nikolaievsky se proposant de les utiliser au moment de l'ouverture des papiers de Harvard et en l'absence des témoins du temps passé. Il mourut avant, et l'histoire dépendit désormais d'une employée de la Hoover.

Nous avons moins de détails sur le périple des papiers d'Amsterdam, deuxième partie : c'étaient les papiers que Trotsky voulait éventuellement dissimuler à la police française pour protéger ses camarades, Français ou réfugiés étrangers en France. Nous savons qu'ils ont été confiés un certain temps à une banque parisienne où selon Jeanne Martin, on les avait volés. Ils ont pourtant été vendus à Amsterdam... et là-dessus, la direction de l’Institut d'Amsterdam reste muette. Ne nous plaignons pas. Le gros des documents a finalement traversé ces années et par photocopies et microfilms on peut consulter l'ensemble en plusieurs parties du monde.

En ce qui concerne la correspondance entre le père et le fils, qui est l'objet de cette étude, elle n'est évidemment pas complète. Certaines lettres ont été perdues au cours des pérégrinations, ou mal classées. On en retrouvera, comme chez Dommanget, dans des livres ou d'autres dossiers où elles resteront si personne ne les identifie. D'autres ont été délibérément détruites quand leur existence pouvait mettre en danger des personnes. Sur beaucoup, les noms propres ont été soigneusement découpés aux ciseaux. Nous savons aujourd'hui assez pour les reconstituer tous. Peut-être n'a-t-on cependant pas encore récupéré certains passages écrits à l'encre chimique. Rien de fondamental ne nous a finalement échappé, et l'on peut le vérifier par les recoupements entre les collections. La plupart des lettres de Stanford sont des originaux avec de longs passages manuscrits qui ne sont pas à Harvard où il n'y a que des copies au carbone, et ce sont souvent les passages les plus riches. Ce qui nous a échappé, ce sont peut-être des détails sur l'activité politique de ces hommes, mais nous en saisissons pleinement la dimension.

La correspondance entre Trotsky et Sedov n'est pas continue. Elle commence en 1931, quand Sedov a eu quitté Prinkipo pour Berlin. Elle s'interrompt pour de longues périodes entre juillet 1933 et juin 1935 : les deux hommes sont en France et se rencontrent souvent, séjournent ensemble, donc n'écrivent pas ou guère. On recommence quand Trotsky est en Norvège et cette correspondance s'arrête à la mort de Sedov. Commencée deux ans après l'exil, elle se termine donc deux ans avant l'assassinat de Trotsky. Les échanges se font dans leur langue maternelle, le russe, mais, sous l'effet de circonstances — les règlements du bureau des passeports d'Oslo, la présence d'une secrétaire connaissant une autre langue, la possibilité d'utiliser telle ou telle machine à écrire — ils emploient le français ou l'allemand qu'ils possèdent bien tous les deux.

Des centaines de lettres à raison de plusieurs par semaine et, dans certaines périodes, par jour, constituent un document tout à fait exceptionnel, et en premier lieu un journal à deux voix, unique. Les correspondants sont un père et son fils. Ils sont aussi camarades d'idées, engagés dans le même combat politique où tous deux risquent leur vie et la perdront. L'un est le maître à penser, le chef indiscuté du mouvement politique, l'autre est son principal lieutenant, jouit de toute sa confiance et c'est à lui que revient toujours l'honneur ou le fardeau d'assumer les tâches impossibles. Ce sont deux hommes profondément attachés l'un à l'autre, qui ne peuvent pas, par moments, ne pas s'entredéchirer, de plus en plus souvent.

Nous laissons les psychanalystes faire leurs choux gras des relations père-fils telles qu'elles apparaissent ici dans un cas particulier fascinant. Sedov écrit à sa mère que le père ne reconnaît jamais ses torts et qu'il est parfaitement insupportable, mais que c'est de lui que l'on a besoin. Nous nous en tiendrons au terrain auquel Sedov rattachait le besoin qu'il avait de son père : celui de la politique.

Les conditions matérielles de leur échange ne sont pas toujours faciles. Sedov est parti en laissant ses parents dans le cadre familier de la villa d'lzzet pacha où il a vécu avec eux depuis leur installation, mais quinze jours ne se sont pas écoulés que se produit l'incendie de la villa dans lequel sont détruits livres et documents. Les Trotsky vivent un mois à l'hôtel avant d'emménager dans une villa proche de Kadikôy où ils vont résider désormais. Sedov, lui, vit à Berlin avec sa compagne, Jeanne Martin, dans des conditions matérielles difficiles avec l'aide vigilante du couple Pfemfert qui lui est d'un grand secours pour débrouiller tous ses problèmes de l'activité politique qu'il assume, les problèmes d'édition des travaux de son père — en plus des études supérieures qu'il a reprises à la Technische Hochschule.

Entre Berlin et la maison de Prinkipo, les lettres mettent de trois à cinq jours. Le fils écrit à la main, le père dicte à sa secrétaire, ajoute à la main certains détails ou des remarques de caractère personnel : Zinaïda, la fille aînée de Trotsky, souffre de graves troubles mentaux. Or elle est arrivée à Prinkipo avec son petit garçon, Sieva, peu avant le départ de Sedov, et vient le rejoindre à Berlin où il va veiller sur elle et essayer de lui trouver les soins adéquats.

La routine précaire qui avait ainsi prévalu dans les relations des deux hommes au cours de ces deux premières années de séparation, est secouée par la tempête en 1933. Zina se suicide. Puis, avec l'arrivée de Hitler à la chancellerie, c'est le début puis l'accélération vertigineuse de la répression. Les lettres de Sedov, des flashes sur la rue allemande en ces débuts du nazisme au pouvoir, des brèves, sont souvent des billets griffonnés à la hâte, parfois par sa compagne en français et pas toujours relues. Les parents s'inquiètent. Liova réussit à recueillir les débris de l'organisation allemande, la reconstitue pratiquement dans la clandestinité. Puis il gagne la France sans encombre, Jeanne ayant pour sa part mené à bien la délicate mission qui consistait à faire traverser la frontière aux archives cousues dans ses vêtements ce qui lui donne des rondeurs. Sedov vit d'abord à l'hôtel puis trouve un atelier d'artiste, un appartement en forme de tonneau que lui a cédé un peintre ami de Rosmer. A peine est-il installé que son père, à son tour, arrive en France, ayant obtenu un visa et l'annulation de l'arrêté d'expulsion de 1916 le concernant.

Sedov l'attend à son débarquement subreptice du bateau à Cassis puis regagne Paris directement avec la *« correspondance française »*  dont la sienne — que l'on vient de retrouver à Amsterdam. Trotsky et Natalia, de leur côté, vont s'installer à Royan où Sedov les rejoint, partageant leur vie pendant plusieurs semaines. Dans la période qui s'ouvre, il n'y a que peu d'échanges écrits du fait de la fréquence des rencontres et séjours ensemble, surtout après l'installation des parents à Barbizon qui est près de Paris.

A la fin avril 1934 c'est une nouvelle catastrophe, du côté de Trotsky cette fois, l'incident du courrier arrêté par les gendarmes, de la descente de la police à la villa de Barbizon, la campagne furieuse de la presse française, l'expulsion du territoire que le gouvernement n'ose pourtant pas appliquer sous les menaces de la presse allemande. Une période d'errance commence pour Trotsky ; de Lagny à Grenoble, La Tronche, Chamonix, St-Pierre de Chartreuse, Lyon et finalement Domène où il s'installe dans une famille d'instituteurs, les Beau. Il n'y a plus de doubles de lettres, plus de machine à écrire et Trotsky envoie à *« Louis »*  des lettres impersonnelles pour *« les camarades »*  dont seuls quelques originaux se trouvent dans les archives de Stanford. Sedov répercute, mais les conditions du séjour du père sont désormais si précaires que, pour la première fois depuis l'exil, on détruit systématiquement des documents comme le manuscrit de *« Encore une fois où va la France ? » ,* écrit par Trotsky à Domène et qu'on présente comme un travail collectif.

Des conditions normales de séjour ne sont à nouveau données qu'avec le visa norvégien et l'installation à Honefoss, dans la maison des Knudsen. Les installations sont stabilisées pour presque un an. Le premier procès de Moscou vient tout bouleverser. Trotsky et sa femme sont internés, leur correspondance soumise, sous un gouvernement socialiste, à la censure tatillonne d'un haut fonctionnaire nazi : certaines lettres, passées par l'avocat, semblent avoir échappé à la censure, mais la plupart d'entre elles ont été recopiées, y compris à leur arrivée, par les scribes de la Préfecture de police de Paris.

Au Mexique, où Trotsky arrive en février 1937, la correspondance reprend normalement avec l'intervalle, que Trotsky juge très long, d'une semaine au minimum pour l'acheminement d'une lettre, avec un passage par New York, ce qui allonge l'attente de la réponse à une durée qu'il juge insupportable. Les lettres, dans ces conditions et avec la surtension née des procès de Moscou, ont tendance à devenir des monologues parallèles pouvant s'échelonner sur plus d'un mois. En revanche, les accrochages sont particulièrement vifs.

**\*\*\***

Auteur d'une biographie de Trotsky puis d'une de Lev Sedov, je ne vais pas retracer ici les personnalités des protagonistes de cette correspondance. Je voudrais seulement dire que tous les deux, à l'âge adolescent, ont choisi leur vie et leur mort, mais que la vie ne leur a pas donné des parts égales. Quand il est exilé à Alma-Ata, Trotsky a derrière lui son rôle dans une révolution victorieuse, la fondation de l’Internationale communiste et de l’Armée rouge, sa collaboration avec Lénine, un talent d'écrivain reconnu. Sa compagne aimée est à ses côtés ainsi que le fils qui l'a choisi.

Lev Sedov, lui, a abandonné à 22 ans, pour suivre son père, tout ce qui pouvait constituer sa vie personnelle, militante y compris, en laissant en Russie sa compagne et un fils adoré, en abandonnant ses études et en acceptant de quitter cette Russie qu'il aime d'autant plus profondément qu'il ne l'a connue qu'après un long exil. Dans la période de sa correspondance on peut parfois lire entre les lignes le désastre de ce qu'il a tenté de vivre tout de même, à travers le silence absolu sur son fils, l'enfer de son ménage avec Jeanne, et jusqu'au grand amour impossible qu'il vit avec Hélène Savanier.

Il n'y a dans les lettres de Sedov que des traces mal gommées de terribles crises personnelles : celle qu'il a connue en 1929 et l'a conduit à faire des démarches pour être autorisé à revenir en URSS, par exemple, et, de façon générale, de brèves révoltes d'homme jeune à la sensibilité d'écorché. Il souffre de toute évidence en Occident de n'être pas un militant à part entière pour ses camarades de combat, comme il l'était en Russie, d'être *« le fils du Vieux » ,* le *« fiston »*  comme disent avec dérision les gens du GPU.

Pourtant, exilé, il juge et caractérise les hommes avec un recul significatif et beaucoup de lucidité. Sa fondamentale modestie, son relatif manque de confiance en lui, son admiration passionnée pour son père, ne l'empêchent pas d'être le seul capable de lui tenir tête calmement, de toujours garder son sang-froid devant le flot de reproches et de ne se révolter que rarement devant l'injustice trop criante de certains réquisitoires qui lui parviennent de Prinkipo puis de Coyoacàn.

Le trait dominant chez lui est un sens aigu de sa propre responsabilité : il se sent vraiment responsable de ce père qu'il est sans doute le seul à vraiment connaître. On mesure la profondeur de ce sentiment à sa colère contre les trotskystes américains qui l'envoient, dit-il, dans l'asile mexicain où l'on trouve un assassin pour une poignée de dollars, aux conseils qu'il prodigue à sa mère pour qu'elle organise pour le père détente et repos par l'exercice physique, condition d'un équilibre nerveux toujours secoué par les pressions et les chocs des développements politiques. Le lecteur de cette correspondance ne sera ni gêné ni surpris de trouver sous la plume de Sedov des traces d'un complot pour que le père, dans sa prison norvégienne reçoive de lui un bouquet de roses rouges, le 7 novembre, son anniversaire et celui de l'insurrection d'Octobre.

Ces deux êtres n'ont pas seulement en commun de s'aimer : ils sont engagés au service d'une même cause, changer la société, poursuivre la révolution d'Octobre à l'échelle mondiale et, pour cela, jusqu'en 1933, redresser le parti bolchevique, l’Internationale communiste et ses partis, et interrompre leur dégénérescence ; après 1933 il s'agit de créer la nouvelle Internationale, la IVe, à la place de la IIIe faillie et de nouveaux partis communistes, instruments indispensables de cette entreprise gigantesque.

On trouve donc dans leurs lettres, constamment entremêlés et se croisant, commentaires et perspectives de développement général et chronique au jour le jour de la construction de l'organisation. Ils échangent des informations générales, confrontent leurs analyses, leur lecture, parfois contradictoire, des événements, intégrant ce matériau à leur analyse commune de la politique mondiale dans son tout et ses parties. Entre eux se déroule un débat permanent avec des références théoriques aux travaux des grands maîtres, surtout Karl Marx, Engels et Lénine, des confrontations méthodologiques, des indications de sources documentaires. Parallèlement, leur correspondance foisonne d'informations, grandes et petites, sur le réseau qu'ils s'occupent à tisser, liens avec l’Union soviétique, au-dedans comme au-dehors, formels ou informels, avec les *« groupes »* et organisations, fractions ou partis, voire individus. Le père et le fils s'informent, se critiquent mutuellement, s'adressent suggestions et objections, échangent expérience et points de vue. Le contraste est parfois saisissant entre les vues planétaires des vastes horizons, perspectives pour l'humanité tout entière dans un avenir qu'ils pensent proche et pressentent enfin, d'une part, et l'atmosphère dégoûtante, écœurante, souvent irrespirable en tout cas et parfois intolérable de ces sectes qu'ils ont créées et avec lesquelles ils collaborent, tout en ayant conscience de leurs limites et de leurs inaptitudes : pour eux, c'est de toute façon par là qu'il faut passer pour commencer et comme on ne peut faire un petit bout de chemin avec des instruments mieux adaptés, pour un bout de temps encore, à contre-courant de l'histoire. Ils le savent.

Mais c'est le lecteur qui y gagne car cette correspondance lui présente en permanence ce qu'il pourrait bien, autrement, oublier en ne lisant que les articles, résolutions ou directives : Lev Lvovitch et Lev Davydovitch ne sont pas de simples commentateurs, mais des combattants qui permettent de voir comment se fait l'interprétation dans le cours du développement historique, et qu'elle ne peut se faire que dans l'action et à travers elle, même si elle est indispensable pour guider cette action.

La période est coupée en deux par une charnière, qui partage en deux versants le mouvement, les préoccupations, la manière même de vivre et de combattre. Le grand fait, c'est ce que Trotsky appelle *« la catastrophe allemande »* , à savoir la défaite sans combat de la classe ouvrière allemande, la plus forte d'Europe, la destruction de ses organisations, partis et syndicats, l'anéantissement de ses conquêtes, droits et libertés, représentation.

Alors qu'une année plus tard aux Asturies, province espagnole, la défaite au terme d'une semaine de combats armés crée le courant d'opinion, allume l'étincelle qui va exploser en 1936 sous la forme d'une véritable révolution, la défaite sans combat des communistes et des sociaux-démocrates allemands, la dissolution sans coup férir, de leurs organisations et de leurs milices, l'interdiction de leurs journaux, l'occupation de leurs locaux, l'arrestation, la condamnation, l'internement, l'humiliation publique (le fouet) de leurs cadres, dirigeants, militants, vont littéralement tuer l'espérance au sein du mouvement ouvrier ; toutes générations confondues.

Pire encore, au moment où Trotsky, dans des articles à Prinkipo, écrit que le mouvement ouvrier allemand se redressera un jour, le KPD jamais, un autre phénomène révèle la profondeur sans précédent de la crise dans le KPD depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Les premières mesures de répression révèlent en effet l'existence et le rôle qu'y ont joué des *« taupes »*  national-socialistes infiltrées. Jeunes hommes venus du milieu corrompu et démoralisé des villes, cadres communistes démoralisés ou corrompus, têtes brûlées avides de butin sous toutes ses formes, ils ont accepté un jour de travailler de l'intérieur pour les nazis. Ces hommes se sont distingués alors par l'acharnement de leur dénonciation de l'opposition et en général de toute critique. Ils ont ainsi bénéficié d'une promotion rapide. A l'heure du règlement, ils ont permis de démanteler pratiquement toute virtualité générale voire locale de résistance et d'arrêter les hommes-clés en brisant les organismes décisifs. Dès le début de février 1933, de nombreux militants courageux et décidés à prendre tous les risques pour combattre le nazisme, refusent pourtant de joindre le KPD clandestin qu'ils jugent *« pourri »*  par l'infiltration et dont on murmure qu'il n'hésite pas, si nécessaire, à *« donner »*  les opposants ou les éléments critiques, fabriquant ainsi des martyrs par nettoyage interne. Tout cela, c'est Sedov qui l'apprend à Trotsky, l'organisation ayant beaucoup de liens avec des membres ou sympathisants du KPD.

Dans ce désastre sans précédent, il y a des germes d'avenir. La montée de Hitler a coïncidé avec une radicalisation du SAP, ce parti socialiste de gauche désormais dirigé par une équipe de communistes de droite comme Walcher et Paul Frölich, anciens élèves de Rosa Luxemburg. Il dresse le même bilan de faillite pour les partis communiste et social-démocrate, semble offrir une issue aux centaines de milliers qui tournent désormais le dos aux grands partis ouvriers. La répression interdit certes de grandes perspectives en Allemagne même, mais un regroupement à l'extérieur et même en émigration, permettrait de constituer un nouveau pôle et serait une nouvelle donne capitale. Trotsky est informé de ce qui se passe dans le SAP où ses camarades allemands ont fait entrer l'un des leurs, Walter Held, dont Liova lui dit le plus grand bien. Quand les dirigeants émigrés prennent position pour un nouveau parti et une nouvelle Internationale, il n'hésite pas et propose une fusion rapide entre l'Opposition de gauche allemande et le SAP. Pour lui ce *« nouveau parti «*  donnera le signal du regroupement nécessaire.

Il trouve un appui immédiat dans le fait que nombre de dirigeants de l'ancienne Gauche allemande, tous ou presque d'anciens zinoviévistes, Ruth Fischer, Maslow, Scholem, Paul Schwenk, se tournent vers lui ainsi que le combattant du *Front rouge* Erich Wollenberg, l'ancien chef du *M-Apparat Karl Erde*, l'ex-députée Maria Reese, compagne de l'ex-responsable de la fraction KPD au Reichstag, Torgler, et Nettelbeck, un *« reste »*  du groupe Neumann-Remmele. Si l'on ajoute Walcher et Frölich qui ont été des *« unitaires »*  du KPD, on s'aperçoit que c'est plus ou moins l'ancien KPD avec toutes ses nuances qui s'est engagé dans la voie d'une refondation. Trotsky ne comptait certes pas renverser la situation à court terme, mais la crise en Union soviétique donnait des espoirs d'une issue. Là encore, c'était Lev Sedov qui apportait les éléments.

Au tournant des années vingt-trente de nouveaux groupes d'opposition apparaissent en URSS. En 1930, ce sont ceux que l'agit-prop stalinienne va baptiser *« gauchistes »*  ou *« gens à double face » ,* Syrtsov et Lominadze. Ce dernier, ancien favori de Staline, rédige un texte qui accuse la bureaucratie de traiter ouvriers et paysans à la façon des anciens barines. Les deux sont sanctionnés, mais le groupe continue, renforcé par les hommes de l'ancienne direction des JC et de la KIM, le philosophe Jan Sten et surtout Lazar Chatskine. Slepkov, l'ancien lieutenant de Boukharine, fronde et c'est M .N. Rioutine, un homme à poigne qui décide de concrétiser l'idée de Slepkov de constituer une opposition qui combinerait gauche et droite, la démocratie dans le parti et le retour à la Nep avec l'abandon de l'aventurisme économique. Avec eux, de vieux bolcheviks dont Kaiourov, et quelques anciens de l'Opposition de gauche. La plateforme de Rioutine, un document programmatique de 130 pages, compare la politique de Staline à une provocation. Des capitulards d'origine diverse font un retour sur eux-mêmes, au premier chef Zinoviev et Kamenev qui, avec leurs proches, finissent par reconnaître que leur grande erreur fut de capituler en 1927 et de condamner publiquement l'Opposition de gauche.

Le groupe d'anciens de l'Opposition de gauche que dirige I.N. Smirnov s'active. En mai 1931, il rencontre Sedov à Berlin et lui parle de ses projets. Safarov et Tarkhanov négocient leur entrée. En 1932, Smirnov annonce ses premiers résultats pour un bloc des oppositions avec le groupe Smirnov, Zinoviev et Kamenev et les leurs, Lominadze, Chatskine et les JC. Trotsky, après la visite de Holzman à Sedov, donne son aval pour ce *« bloc ».* Quelques jours plus tard, un autre contact est pris avec Trotsky par un homme qui a rencontré Sedov et se présente à lui comme un *« léniniste »* , recommandé par Varsenika Kasparova : c'est Iouri Gaven, lui-même membre du groupe Ossinsky au Gosplan, qui confirme le rapport d'Holzman.

Le bloc des oppositions est éphémère, Il apparaît certes publiquement lors du procès de Zinoviev en 1936, mais il est vite décapité avec les arrestations de Zinoviev et de Kamenev, exclus pour n'avoir pas dénoncé... Rioutine. Vague de répression au début de 1933 où tombent les militants du groupe Sedov, dont Ossinsky, ceux du groupe Smirnov et ceux des trotskystes qui maintenaient la liaison, N.N. Perevertsev et Jakov Kotcherets. Un groupe proprement trotskyste semble avoir réussi quelque temps avec A.A. Konstantinov, Volotnikov, Okhotnikov, etc. et les *« liaisons »* , Iakov Kotcherets, N.N. Perevertsev, N.I. Ostrovskaia, les faux capitulards Rosengaus et Farbman (Rafaïl). A partir de 1935, Staline fait arrêter toutes et tous, à partir de 1937, il fusille systématiquement. Dès 1933 cependant, la répression nazie a détruit les organismes dont les antennes en URSS abritaient les militants *« trotskystes » .* Sedov et Trotsky ont perdu le contact avec leurs camarades. Ils savent maintenant que cette défaite-là n'aura pas la dimension d'une vie d'homme.

C'est incontestablement Lev Sedov qui porte tout le poids de la campagne contre les procès de Moscou. Leur correspondance devient alors une immense enquête avec les explosions aveugles et injustes de l'homme épuisé atteint au plus profond de ses affections et de son courage par la dimension du massacre et la qualité de ses amis qui y périssent. Bientôt, Trotsky recevra le coup le plus terrible de sa vie avec la mort de Liova. C'est la fin de la correspondance.

**\*\*\***

L'histoire avait déjà pris un grand tournant au moment où commence cette correspondance. Elle s'interrompt à la veille du gigantesque sinistre qu'est la Deuxième Guerre mondiale. La solution aux problèmes de l'humanité pour les deux hommes est l'existence d'une direction révolutionnaire. Mais les termes ne sont plus les mêmes. Jusqu'en 1933, il s'agissait de corriger les défauts, de *« redresser «*  l'outil dont ils disposaient pour ce changement, les partis communistes et l’Internationale. Depuis 1933, il faut en forger de nouveaux.

A cet égard, il faut bien dire que Trotsky et Sedov nous apparaissent tous deux singulièrement hétérogènes par rapport à la conception que transmettent ceux qu'il est convenu d'appeler *« les trotskystes »* . C'est à Francfort en 1932 que Trotsky découvre avec enchantement dans ses lettres l'organisation de l'Opposition de gauche la plus prometteuse à ses yeux. Elle compte dans ses rangs des militants du KPD dont certains sont exclus, des membres de la *Leninbund*, de l'Opposition droitière de Brandler, la KPO, du SAP et même du parti social-démocrate. Elle ne conçoit pas sa propre croissance comme celle d'une organisation qui grandit et grossit au détriment des autres, mais comme la confluence d'une série de courants empruntant les chemins divers d'organisations différentes concourant en définitive au même but.

C'est de cette manière qu'il semble envisager initialement la construction des *« nouveaux partis »* dans lesquels ses camarades constituent selon lui une fraction de l’Internationale — et des partis — en construction dans le même mouvement. La tactique de l ' *« entrisme »* , présentée par certains comme le sommet du machiavélisme, une forme de *« noyautage et d'infiltration »*  n'est que l'organisation pratique d'une telle conception qui le fait se tourner, après son ami Neurath, vers la social-démocratie autrichienne dont il prend les dirigeants pour faillis depuis bien plus qu'une décennie. C'est que, pour Trotsky et Sedov, le parti ne peut se construire que dans les masses en mouvement, dans le mouvement des masses et de leurs organisations, partis et syndicats, au niveau le plus élémentaire et le plus obligatoire, mais aussi les partis traditionnels ou les formations *« centristes »*  nouvelles.

Disons-le ; au risque de choquer certains que, dans ces années, derrière les titres un peu excessif de *« partis » ,* parfois plus modestes de *« groupes »*, se cache la réalité d'un authentique réseau où l'on multiplie les liens avec les hommes pour étendre ses idées et leur influence. Il est très significatif sous cet angle que Trotsky attache une importance énorme aux *« vieux » ,* à savoir tous les éléments qui ont joué un rôle dans l’Internationale communiste et son appareil et qui ont donc forcément, à un moment ou un autre, été ses adversaires, voire ses ennemis intimes. Il accueille l'ex-bordiguiste Pietro Tresso dit Blasco comme l'ordinoviste Leonetti dit Feroci sans se dissimuler les divergences, veut absolument nouer et renouer avec Neurath, conserver ses liens avec Chen Duxiu, même si *« le Vieux est opportuniste »* , faire avancer Sneevliet, gagner les anciens de la *« Gauche »*  allemande, pas seulement les chefs, concrètement Ruth Fischer, Maslow, Scholem. Malgré les cris des jeunes camarades qui ne veulent pas de ces anciens contre lesquels ils ont combattu, il néglige ce vacarme, croit qu'il faut d'abord gagner des militants permettant de préserver le lien avec le passé, l’Internationale communiste, la tradition, la révolution mondiale, bref, comme disait Marx, le mouvement même de la société vers le communisme. Il s'acharne donc à ressouder cette continuité que Staline s'est acharné à briser. Faut-il dire que, là-dessus, il a des heurts avec Sedov ?

Bien entendu, il a le souci de gagner des jeunes, *« la flamme de la révolution »* , mais il pense qu'on pourra en gagner des dizaines de milliers d'un coup, si on a d'abord gagné les hommes clés, ceux qui sont représentatifs de la *« vieille école »*  du communisme qui a succédé à celle du socialisme. Avec eux il cherche le contact, la discussion, la contradiction : un besoin de contacts qui exprime celui de participer personnellement au combat militant, et Liova, qui le comprend, s'efforce de lui envoyer des visiteurs de qualité et des militants avec qui il trouvera les mots.

Il n'est pas cependant animateur de club. On discute tant qu'on est d'accord sur les principes. Au-delà, on se sépare car le parti est une organisation de combat qui ne souffre pas de divisions sur l'objectif. Il repousse en tout cas de toutes ses forces la tendance de certains à faire de ses partisans une secte où l'on coupe les cheveux en quatre ou bien où l'on boit les paroles divines. Malheureusement, la réalité des organisations trotskystes est déjà, malgré la grandeur épique de leur chef à tous, d'être plus proche des sectes que des partis ou groupes de combat.

Le lecteur non averti éprouvera parfois un sentiment d'étouffement : que fait dans cette galère le fondateur de l’Armée rouge, polémiquant contre des petits chefs caractériels quand ce ne sont pas des psychopathes caractérisés ? On a la tête qui tourne avec les crises circulaires et renouvelables périodiquement des différentes sections nationales, les antagonismes et les règlements de compte dignes des Atrides ou de Guignol.

L'infiltration dans l'Opposition de gauche puis la IVe, d'hommes qui y ont été implantés par le GPU ou se sont mis à un moment à son service, a donné naissance à une tenace légende accréditée par les propos désabusés de Victor Serge et l'obsession du soupçon de l'agent secret Krivitsky. Trotsky aurait tenté — suprême utopie — de construire son organisation en s'appuyant sur des agents de Staline envoyés précisément pour la détruire. Il y a sans doute là une généralisation abusive conduisant à une conclusion malveillante.

Il y a eu d'abord Joseph, de son vrai nom Salomon Kharine, qui travaille à la délégation commerciale de Paris. Sa connaissance du russe en a fait un collaborateur de confiance. Disciple de Radek, il semble qu'il ait remis à l'ambassade les manuscrits du Bulletin de l'Opposition. Il est rappelé en 1929, fusillé en 1936. Raïssa Adler, l'amie viennoise, a envoyé à Trotsky un autre *« commercial »* , letton d'origine, Jakob Frank. Celui-là s'est démasqué dès son retour, car, chargé de surmonter une scission en deux groupes, il réussit à en créer un troisième. Ces deux-là peuvent avoir été des agents *« occasionnels ».*

L'affaire Mill est plus complexe. Originaire de la même région que Trotsky, il a été choisi comme collaborateur du secrétariat international en raison de sa connaissance du russe et a négocié son retour en échange des documents *« des trotskystes » .* Ce n'est pas lui que Trotsky a soupçonné mais son adversaire juré, Landau.

En fait, il a eu affaire à deux agents autrement sérieux, probablement spécialement formés, les frères Ruvin et Abram Sobolevicius, respectivement Well et Sénine. A trois, avec Mill, ils ont réussi à constituer quelque temps la majorité du secrétariat international de l'Opposition, à abuser Pierre Frank et à passer par lui pour dénoncer Landau comme responsable du prétendu détournement du courrier des Soviétiques.

On voit à peine dans la correspondance l'homme couleur muraille qui fut le plus dangereux des agents infiltrés par Staline chez Trotsky, le tristement célèbre Mordka Zborowski, dit aussi Mark, Etienne, Tulpan pour le GPU, homme de confiance de Sedov, qu'il a *« donné »*  au GPU quand il devait se rendre à Mulhouse pour rencontrer l'avocat des Suisses, et qui réussit finalement à le livrer, malade dans une clinique parisienne aux tueurs de Soudoplatov.

Pour bien comprendre la façon dont se posent les problèmes du GPU à cette époque, il faut revenir sur ce que nous avons dit plus haut d'un tournant dans la période. Au début de la correspondance le GPU gardait aux yeux des trotskystes et de Trotsky lui-même sans doute un peu de l'auréole révolutionnaire du *« tchékiste « ,* meilleur des bolcheviks. Les anciens sont éliminés en gros à partir de 1936, remplacés par des cyniques ou des aventuriers. Mais l'ancien corps d'élite est devenu un appareil d'assassins en série que Trotsky se croit encore capable de convaincre comme il le démontre à propos de la dactylo de Brno qu'il a décidé d'engager alors qu'il sait pertinemment qu'elle appartient aux services.

**\*\*\***

C'est l’Espagne qui a été en 1936-1938 la terre d'élections de ce que Trotsky et les siens ont appelé *« les crimes du GPU »*. C'est dans ce pays qu'ils sont le plus nécessaires à Staline pour briser la vague révolutionnaire. C'est là que le champ est le plus favorable puisque l'infiltration des hommes de Staline dans l'appareil policier vaut l'impunité aux tueurs. Les victimes les plus connues sont deux anciens trotskystes, Andrès Nin et Kurt Landau, mais à leurs côtés on trouve aussi de vrais trotskystes comme Erwin Wolf, membre du secrétariat international, le jeune Allemand Freund dit Moulin et l'officier brésilien Bomilcar Besouchet.

Des crimes en URSS, du massacre systématique de leurs camarades d'idées et de combats notamment, Trotsky et Sedov ne connaîtront qu'une partie infime. Ils ignorent le déroulement des protestations contre les procès de Moscou, des manifestations de déportés en Extrême-Orient, des grèves de la faim des prisonniers de Vorkouta et de Magadan dirigées par des comités de grève animés par des trotskystes. Ils ignorent le massacre des communistes de la Comintern, le regroupement d'un certain nombre (80 000 dit-on) de cadavres de communistes dans le charnier de Boutovo. Ils ne font que deviner ce qui se passe dans les prisons, l'atroce destin des prisonniers comme Rakovsky, mais leur ignorance est terrible. Liova ignore tout de la destinée de sa femme et de son fils qui ont tous deux disparu dans le Goulag sibérien.

Ce qu'ils ont vu et même démonté en revanche, ce sont les procès de Moscou : malgré leur conscience et leur expérience, ils en ont été profondément marqués. Leur stupeur est grande de voir des épisodes de rencontres banales devenir des étapes d'une conjuration pour la préparation d'assassinats et attentats terroristes. Dans son indignation devant les aveux *« stupides » ,* assure-t-il, de Smirnov, Sedov envisage de révéler toute la vérité à la presse. Pourquoi Smirnov avoue-t-il des calembredaines et n'avoue-t-il pas ce qu'il a réellement fait ? Trotsky, lui, choisit le mensonge et Sedov se rallie finalement. Les deux nient tout accord avec Smirnov, tout plan, toute perspective commune avec lui, et même toute rencontre avec Gaven. Il faut, bien sûr, ne pas laisser la moindre prise aux mensonges mais surtout ne pas enfoncer un peu plus des hommes qui sont peut-être en train de se défendre dans les griffes du GPU. Pour le premier procès, Trotsky étant ficelé par son internement, c'est Sedov qui soumet l'accusation à une critique ravageuse, révélant contradictions, invraisemblances, l'hôtel démoli depuis vingt ans, l'avion qui n'a jamais atterri, la présence de Sedov attestée par des témoins en Allemagne, quand il n'y a plus que des morts à Moscou pour assurer qu'il était à Copenhague. Enfin, Trotsky et Sedov commencent à envisager que les contradictions des accusés dans leurs aveux sont peut-être autant de signes en langue d'Esope qu'il ne faut pas croire en leurs aveux. Sur la question des aveux abominables de son ami Rakovsky, Trotsky semble aveugle et n'y voit pas ce qu'un Souvarine y a, lui, très bien vu.

Il n'est pas question de revenir sur la question ressassée du pourquoi des aveux. Trotsky les attribuait à des hommes brisés par un long cheminement : c'est vrai pour certains, pas pour tous. Il excluait toute torture physique et morale et sur ce point se trompait. I.N. Smirnov nia, dit-on, jusqu'à ce qu'il vit sa fille menacée de terribles supplices aux mains de tortionnaires. Trotsky l'ignorait comme il ignorait que Smirnov, à Souzdal, de la fenêtre de sa cellule, haranguait tous les jours ses camarades de détention, dénonçant la fabrication policière des procès, l'usage de la torture, etc. Trotsky ignora tout du sort de Rakovsky, de sa révolte après sa capitulation et ses aveux truqués.

Sedov qui connaît mieux les détails et les hommes, la trame réelle qui a servi de base au monstrueux édifice, comprend plus vite le mécanisme, mais il ne croit pas que les vieux-bolcheviks puissent être condamnés à mort et il éclate en sanglots en pleine rue de Paris quand il lit la nouvelle dans un journal français. C'est parce qu'il se trouve brutalement placé devant les implications d'un système qu'il avait compris, mais dont il n'avait pas saisi la portée dans l'horreur. Quand le stalinisme déploie toutes ses virtualités criminelles, les deux hommes, qui ont été des premiers à le comprendre, l'analyser, l'expliquer, sont dépassés, submergés par son caractère monstrueusement criminel, comme s'ils l'avaient vu sans apprécier sa dimension.

Là encore, Trotsky sera le premier, après coup, à donner une explication de ce phénomène dont il s'indigne que certains l'identifient à la pensée de Lénine ou à la sienne propre. Pour lui, on pourrait dire du stalinisme ce que Victor Hugo a dit du cléricalisme quand, interpelant les cléricaux, il leur lançait son apostrophe célèbre : *« Votre histoire est inscrite dans l'histoire du progrès humain mais elle est inscrite à l'envers ! »* . La révolution d'Octobre 1917 avait été un véritable soulèvement des masses, avec tout ce que cela comporte de sauvagerie et de sublime, de dévotion et de conscience, de violences aveugles et d'espoirs généreux. A partir des procès de Moscou, le stalinisme ronge tous les sentiments, détruit de l'intérieur tout système de pensée, détruit surtout la morale même de la révolution en abaissant et en humiliant les révolutionnaires, en déshumanisant l'appareil qui avait contribué à la révolution et la revendiquait désormais comme son œuvre exclusive. Des centaines, voire des milliers et des millions d'hommes, sans en avoir conscience, perdent confiance dans ce qu'ils avaient appelé jusque-là le *« socialisme »* , détruits qu'ils sont, de l'intérieur, au plus profond.

Trotsky avait combattu avant 1917 le bolchevisme qu'il jugeait *« étroitement national »*  et avait rejoint avec enthousiasme et sans restriction mentale le bolchevisme international qui avait également captivé son ami Rakovsky. Il se trouve maintenant aux prises, sous le masque du *« bolchevisme »*  avec la face cachée du mouvement, le début de la contre-révolution. Et Sedov de noter avec quelque mélancolie qu'il n'y a plus guère dans le monde de *« bolcheviks »*  en-dehors de la petite phalange autour de son père. Trotsky, comme l'homme de Kipling, assiste à la destruction de l'ouvrage de sa vie et se met à rebâtir.

En définitive cette correspondance constitue un document fantastique sur le premier XXe siècle avec les deux événements capitaux de la révolution de 1917, de l'accession au pouvoir des bandes nazies ouvrant la porte à la Deuxième Guerre mondiale. Un gigantesque retour de bâton qui n'ébranla pas la confiance de Trotsky dans l'avenir de l'humanité. Il savait désormais qu'il mourrait en exil, qu'il travaillait pour un avenir qu'il savait hors de sa portée personnelle mais qu'il refusait de mesurer.